

Les Bottes près de la chaise

Aoife M. Lynam

Mon père était agriculteur. Je dis « était » parce qu'il est décédé. Voici mon histoire à son sujet. Je voudrais vous parler un peu de qui il était et pourquoi il me manque, car me souvenir de lui m'aide à me sentir proche de lui.

Mon père portait toujours ses bottes en caoutchouc noires et brillantes. Ce n'étaient pas de simples bottes, elles faisaient partie de lui. Il les mettait partout : dans les champs, dans la cour, même à la maison (ce qui ne nous plaisait pas toujours !). Quand j'étais petit, je rêvais d'avoir des bottes comme les siennes, et un jour, il m'a acheté ma propre paire, bleu vif. Papa disait souvent qu'un jour, quand je serais assez grand, j'aurais des bottes noires et brillantes comme les siennes. Je n'étais pas sûr d'y croire. Ses bottes semblaient n'appartenir qu'à lui.

On entendait toujours papa avant de le voir. Ses bottes faisaient squelch, squelch, squelch dans la boue et les flaques, toujours le même bruit. Chaque fois que je l'entendais revenir de la ferme, je courais à sa rencontre, essayant de faire claquer mes bottes bleues comme les siennes. Parfois, ses bottes étaient couvertes de boue collante et brune ; d'autres fois, elles brillaient comme des étoiles après la pluie. Les jours secs, elles rentraient recouvertes d'une croûte de poussière jaune qui s'effritait sur le carrelage de la cuisine (et ça non plus, on n'aimait pas beaucoup !).

Mais un jour, papa n'est pas rentré. Nous savions qu'il était malade, nous savions, au fond, que ce jour arriverait. Mais quand il est arrivé, c'était quand

même si difficile à comprendre. Si difficile à croire. Maman m'a fait asseoir, le regard plus triste que jamais. Elle m'a dit que papa était mort. J'avais tant de questions qui tourbillonnaient dans ma tête, mais je ne savais pas comment les poser. Je ne voulais pas rendre maman encore plus triste. Alors j'ai tout gardé pour moi. Mes questions. Mes sentiments. Comme si je les enfermais dans une bouteille de boisson gazeuse, en vissant le bouchon si fort que rien ne pouvait sortir. Au début, ça paraissait plus facile, plus calme. Mais on sait tous que quand on refoule ses émotions, la pression monte, monte... jusqu'au moment où elle n'a plus d'issue. Et alors... ça EXPLOSE.

C'est ce qui m'est arrivé. J'ai EXPLOSER. Tous ces sentiments retenus sont sortis d'un coup, brûlants, désordonnés, bruyants. J'ai crié. J'ai pleuré. J'ai claqué ma porte. Ça m'a fait peur. Mais ça m'a aussi soulagé, un peu. J'ai compris que parler de ce que je ressens, c'est comme desserrer le bouchon de cette bouteille : ça laisse échapper la pression, petit à petit.

Le jour où j'ai appris la mort de papa, je me suis précipité dehors, dans la cour. Même si je savais ce que maman m'avait dit, qu'il était mort, une partie de moi s'attendait encore à entendre le bruit de ses bottes, à le voir passer le portail. J'ai fouillé toute la ferme : la cour, la porcherie, le poulailler, même les champs au loin. Mais nulle trace de lui. Puis j'ai eu une idée : si je trouvais ses bottes, peut-être que je pourrais retrouver papa aussi.

Je suis rentré en courant, passant devant la balançoire en pneu, les flaques boueuses, le portail grinçant. Et elles étaient là. Dans la cuisine. À côté de la chaise bleue de papa. Ses bottes noires et brillantes.

Immobiles. Silencieuses. Vides. Comme l'espace qu'il avait laissé derrière lui.

Papa n'était pas là.

Alors j'ai commencé à faire des vœux. Dans la voiture. À l'école. Quand personne ne regardait. En me brossant les dents. Même dans mes rêves. Mais peu importe combien j'en faisais, papa ne revenait pas. Ses bottes restaient là, à côté de la chaise bleue, couvertes de poussière.

Avec le temps, les vœux se sont espacés. Et d'autres sentiments ont pris la place.

J'ai commencé à ressentir de la colère. De la colère contre mes amis. Contre maman. Même contre les poules.

Tout me semblait injuste. Je me sentais différent. Comme si les gens me regardaient d'une façon que je n'aimais pas.

Quand j'essayais de jouer, je m'énervais et je criais. Je me faisais gronder. Ça me rendait encore plus furieux. Et ça rendait maman triste. Ce qui me rendait triste à mon tour. Alors, petit à petit, j'ai arrêté.

J'ai arrêté d'être en colère. J'ai arrêté de jouer. J'ai arrêté de parler. J'ai juste... arrêté. Je ne savais pas comment être moi sans papa. Tout ce qui me rendait heureux avant me paraissait désormais... triste. Je me sentais comme mes bottes bleues : comme si leur couleur avait disparu, et qu'elle ne reviendrait jamais.

Quand j'ai compris que mes vœux ne marchaient pas, j'ai eu une autre idée. Peut-être que si j'étais sage... tellement sage que papa pourrait me voir, où qu'il soit... peut-être qu'il reviendrait ? Alors j'ai essayé. J'étais gentil à l'école. J'aidais maman avec les animaux. Je faisais mes devoirs sans

attendre qu'on me le demande. Et aider les autres me faisait du bien, c'était quelque chose que je pouvais contrôler. Mais papa ne revenait toujours pas. Je savais qu'il ne reviendrait pas, mais au moins, ça valait la peine d'essayer.

Un soir, j'ai posé à maman la question que je gardais en moi depuis longtemps, celle qui me faisait le plus peur :

— Et si on l'oubliait ?

Elle m'a regardé longuement. Ses bottes étaient toujours là, à côté de la chaise, ternies et couvertes de poussière.

— On n'oublie pas ceux qu'on aime, a dit maman. Mais parfois, il faut trouver des moyens de se souvenir d'eux exprès.

Cette nuit-là, blottis dans le fauteuil bleu de papa, nous avons commencé à chercher des façons de nous souvenir de lui. Ensemble, nous avons écrit une liste : Façons de se souvenir de papa.

Créer un livre de souvenirs avec de vieilles photos

Remplir une boîte avec ses objets préférés

Planter un arbre pour lui, quelque chose de solide qui grandira avec nous

Tenir un « journal de papa » pour lui écrire quand j'ai envie de lui parler

Faire une playlist de chansons qui me rappellent lui

Porter un de ses vêtements quand il me manque, comme un pull ou un chapeau

Créer une « journée papa » chaque année, pour faire quelque chose qu'il aimait

Presser une fleur ou une feuille d'un endroit où nous allions ensemble et la garder dans un livre spécial

Dessiner ou peindre des endroits qui me rappellent lui

Parler de lui. Souvent. Dire son nom à voix haute.

J'ai regardé la liste. Puis j'ai regardé les bottes. Je les ai délicatement dépoussiérées. Elles n'étaient plus brillantes, mais elles sentaient encore la ferme, les champs, le foin chaud. Elles ne bougeaient pas. Mais debout à côté d'elles, j'ai senti qu'il n'était peut-être pas complètement parti. Elles gardaient des souvenirs. Elles gardaient des histoires. Elles gardaient l'écho de ses pas.

Je me suis assis un moment dans son fauteuil bleu. C'était calme, mais pas vide. Puis maman et moi sommes sorties dans le jardin. Nous avons choisi un coin ensoleillé, où la terre était prête. Là, nous avons planté un arbre. Fort. Plein d'espoir. En pleine croissance. Ses feuilles vert vif dansaient dans la brise, comme papa autrefois, quand il chantait des chansons idiotes dans la cuisine, la boue tombant de ses bottes à chaque tourbillon.

Et maintenant, chaque fois que je vois cet arbre, je pense à lui. Je me souviens du bruit de ses bottes, de la boue sur le carrelage, de ses chansons. Je me souviens de ce que je ressentais en courant à ses côtés dans mes bottes bleues, essayant de le suivre.

Et d'une certaine façon, me souvenir de lui, vraiment me souvenir, m'aide.



**Cofinancé par
l'Union européenne**



léargas

Les points de vue et avis exprimés n'engagent toutefois que leur(s) auteur(s) et ne reflètent pas nécessairement ceux de l'Union européenne ou de l'Agence exécutive européenne pour l'éducation et la culture (EACEA). Ni l'Union européenne ni l'EACEA ne sauraient en être tenues pour responsables.